

**Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation.**

**Textes :**

Texte 1 : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », 1580.

Texte 2 : Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, article « Torture », 1769.

Texte 3 : Albert Cohen, *Ô Vous, frères humains*, 1972.

Texte 4 : Christian Bobin, *L'Inespérée*, « Le Mal », 1994

**Texte 1 : Montaigne, Essais, « Des Cannibales », 1580**

*Dans ce chapitre, Montaigne décrit les mœurs des habitants du nouveau monde et les compare à ceux des européens. Dans ce passage, il aborde le sujet de la guerre, et le sort fait aux prisonniers, ce qui lui donne l'occasion d'évoquer la pratique du cannibalisme.*

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d'effroi, ils ne savent que c'est<sup>1</sup>.

5 Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, 10 l'assomment à coups d'épée.

Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de 15 les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde ( comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci.

20 Je ne suis pas marri<sup>2</sup> que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais 25 entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. (...)

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

<sup>1</sup>Ici, Montaigne souligne l'héroïsme de ces nations.

<sup>2</sup>Marri : fâché

**Texte 2 : Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, article « Torture », 1769**

**Texte écrit peu après l'affaire du Chevalier de La Barre, condamné à mort pour impiété, et dont le corps fut brûlé après sa mort, avec un exemplaire du Dictionnaire Philosophique.**

30 Les Romains n'infligèrent la torture qu'aux esclaves, mais les esclaves n'étaient pas comptés pour  
des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus qu'un conseiller de la Tournelle<sup>3</sup> regarde comme un de ses  
semblables un homme qu'on lui amène hâve<sup>4</sup>, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue et sale, couvert  
de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande et à la petite  
torture, en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi  
on recommence ; et, comme dit très bien la comédie des Plaideurs<sup>5</sup> : " Cela fait toujours passer une heure  
35 ou deux ".

Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent<sup>6</sup> le droit de faire ces expériences sur son  
prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame en a été révoltée,  
à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses ; et ensuite la première chose  
qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : " Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la  
40 question<sup>7</sup> à personne ? "

Les Français, qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais,  
qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, aient renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant général des armées, jeune homme de  
beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrénée, fut  
45 convaincu<sup>8</sup> d'avoir chanté des chansons impies, et même d'avoir passé devant une procession de capucins  
sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains, ordonnèrent,  
non seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, et qu'on brûlât son corps à petit feu ;  
mais ils l'appliquèrent encore à la torture pour savoir précisément combien de chansons il avait chantées, et  
combien de processions il avait vu passer, le chapeau sur la tête.

50 Ce n'est pas dans le XIII<sup>ème</sup> ou dans le XIV<sup>ème</sup> siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le  
XVIII<sup>ème</sup>. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers,  
par les filles d'Opéra, qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'Opéra, qui ont de la grâce, par Mlle  
Clairon, qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que  
la française.

**Texte 3 : Albert Cohen, *Ô Vous, frères humains*, 1972.**

**Dans cette œuvre à caractère autobiographique, Albert Cohen revient sur son enfance juive et livre ses réflexions.**

55 Que cette épouvantable aventure des humains qui arrivent, rient, bougent, puis soudain ne bougent  
plus, que cette catastrophe<sup>9</sup> qui les attend ne les rende pas tendres et pitoyables les uns pour les autres, cela  
est incroyable. Mais non, pensez-vous, voyez-les se haïr les uns les autres, et dans toutes les villes et dans  
tous les villages, chaque homme a un ennemi qui veut lui nuire, et chaque homme est un Abel, et un Caïn<sup>10</sup>  
aussi. Voyez-les en leurs guerres se tuer les uns les autres depuis des siècles, se tuer abondamment malgré  
60 leur loi d'amour du prochain, loi qui est d'ailleurs de ma race, inscrite en premier dans le Lévitique<sup>11</sup> au  
chapitre dix-neuf, verset dix-huit. Voyez-les, ces singes rusés, voyez-les depuis des siècles avec  
successivement leurs flèches, leurs haches, leurs lances, leurs piques, leurs hallebardes, leurs nobles épées,  
les petits salauds, leurs arquebuses, leurs fusils, leurs baïonnettes troueuses de ventres, leurs mitrailleuses,  
leurs bombes à billes, leurs bombes au napalm, leurs chères bombes thermonucléaires, leurs missiles sol-  
65 sol et sol-air et mer-sol et bientôt lune-terre, et, délice et fierté, leurs missiles anti-missiles à  
tête chercheuse. Telle est leur voie, telle est leur folie.

<sup>3</sup>La Tournelle : chambre criminelle du parlement parisien.

<sup>4</sup>Hâve : pâle, amaigri, en mauvaise santé

<sup>5</sup>Les Plaideurs : comédie de Racine, 1668.

<sup>6</sup>Allusion à l'achat des charges de magistrats, pratique courante sous l'Ancien Régime.

<sup>7</sup> La question : euphémisme pour désigner la torture au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>8</sup>Fut convaincu : fut accusé.

<sup>9</sup>Allusion à la condition mortelle de l'Homme

<sup>10</sup>Caïn et Abel sont les deux enfants d'Adam et Eve dans le livre de la Genèse, premier livre de la bible. Caïn tue son frère Abel par jalousie.

<sup>11</sup>Lévitique : livre de la bible qui énonce les différents préceptes que le peuple juif doit respecter, dont le premier est « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur de toute ton âme et ton prochain comme toi-même ».

#### Texte 4. Christian Bobin *L'Inespérée* « Le Mal »

*L'Inespérée est un recueil de textes publié en 1994 où l'auteur livre sous une forme poétique des pensées et réflexions. Dans le texte intitulé « Le Mal », Christian Bobin livre ses réflexions sur la télévision.*

Tu es là, dans ton fauteuil ou devant ton assiette, et on te balance un cadavre suivi du but d'un footballeur, et on vous abandonne tous les trois, la nudité du mort, le rire du joueur et ta vie à toi, déjà si obscure, on vous laisse chacun à un bout du monde, séparés d'avoir été aussi brutalement mis en rapport - un mort qui n'en finit plus de mourir, un joueur qui n'en finit plus de lever les bras, et toi qui n'en finis pas de chercher le sens de tout ça, on est déjà à autre chose, dépression sur la Bretagne, accalmie sur la Corse. Alors. Alors qu'est-ce qu'il faut faire avec la vieille gorgée d'images<sup>12</sup>, torchée de sous ? Rien. Il ne faut rien faire. Elle est là, de plus en plus folle, malade à l'idée qu'un jour elle pourrait ne plus séduire. Elle est là et elle n'en bougera plus. Un monde sans images est désormais impensable. Il y aura toujours des jeunes gens dynamiques pour la servir, pour faire la sale besogne à ta place, à la place de tous les autres, au nom de tous les autres. Il faut laisser le bas aller jusqu'au bas, laisser la décomposition organique du monde se poursuivre. C'est vers la fin déjà, ça va vers sa fin, il ne faut rien toucher à l'agonie en cours, ne surtout pas réparer ce qui se détraque - autant mettre du fond de teint en solution sur les joues cireuses d'une morte. Laisser proliférer les images aveugles : quelque chose vient en dessous, quelque chose vient à notre rencontre. Il y a dans la douleur une pureté infatigable, la même que dans la joie, et cette pureté est en route dessous des tonnes d'imaginaire congelé. En attendant, les images vraies, les images pures de vérité trouvent asile dans l'écriture, dans la compassion de solitude de celui qui écrit, Velibor Colic, par exemple. Un écrivain yougoslave, il ne fait pas de belles images, il dit ce qu'il voit, c'est aussi simple que ça. Il dit une chose qui se passe à Modrica, en Bosnie-Herzégovine, le 17 mai 1992. Il la dit comme une chose éternelle. Il voit dans la singularité d'un lieu et d'un acte l'éternel du monde depuis ses débuts de monde : ainsi tu peux lire sans que le courage s'en aille, sans que tu te dises à quoi bon, ainsi tu donnes à la phrase le temps de s'écrire, à la douleur du monde le temps d'entrer dans ton esprit pour y délivrer son sens. Tu lis : *Le tzigane Ibro gagnait sa vie en revendant de vieux papiers et des bouteilles vides. Il possédait une charrette déglinguée et plusieurs générations d'habitants de Modrica l'avaient entendu dans le petit matin pousser son célèbre : « Transports en tout genre ! On charge les morts comme les vivants ! » Il habitait une étrange chaumière, dans une rue à proximité de la Maison médicale. Il avait une femme sourde-muette et un fils d'une quinzaine d'années, débile mental. Le 17 mai, quand l'armée serbe entra définitivement dans Modrica, le tzigane Ibro refusa de fuir, bien qu'il fût musulman. On n'eut pas de pitié pour lui. Les soldats serbes lui coupèrent le cou, ainsi qu'à sa femme et à son fils et, comme au « temps des Turcs », plantèrent leurs têtes sur les piquets de la palissade qui entourait la maison. D'après ce que nous ont raconté les témoins, il y avait, sur la table, dans la cour, une bouteille de raki et du café tout frais. Pour accueillir les militaires, au cas où ils viendraient. Tu lis ça et tu le vois, lui, sa femme, son fils, la gaieté juvénile des meurtriers, les têtes sur les piquets et le café frais. La télévision, elle t'aurait peut-être montré le café mais elle aurait insisté sur les têtes, avec un marmonnement du genre : « nous avons hésité à vous le montrer », et en avant la suite, on n'a pas que ça à faire, dépression sur la Corse, accalmie en Bretagne. Et tu serais resté dans ta salle à manger, stupide, trois têtes sur la table. Là tu as tout - et la pureté tragique du tout : l'hospitalité accordée aux assassins.*

110

115

---

<sup>12</sup>Allusion à la télévision

**Question de corpus** ( 4 points ):

Quelle vision du mal ces textes montrent-ils et par quels procédés ?

**Travail d'écriture** ( 16 points ):

- Commentaire : Vous commenterez le texte de Christian Bobin ( Texte 4 )
- Dissertation : Christian Bobin écrit que « les images vraies, les images pures de vérité trouvent asile dans l'écriture » Pensez-vous que les œuvres écrites sont un bon moyen d'ouvrir les yeux des hommes sur leurs comportements ? Vous répondrez à cette question dans un développement organisé, que vous illustrerez en vous appuyant sur vos connaissances personnelles, vos lectures, sur les textes du corpus, ou sur les oeuvres étudiées en classe.
- Invention : A la manière de Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* (texte 2), rédigez un article où, sous le titre de votre choix, vous livrez votre propre vision de la nature humaine.